

Dans la Sibérie des surfeurs googlisants

JEAN LAROSE, *Google goulag. Nouveaux essais de littérature appliquée*, Montréal, Boréal, 2015, 181 pages

David Faust

Volume 10, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faust, D. (2016). Compte rendu de [Dans la Sibérie des surfeurs googlisants / JEAN LAROSE, *Google goulag. Nouveaux essais de littérature appliquée*, Montréal, Boréal, 2015, 181 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 13–14.

DANS LA SIBÉRIE DES SURFEURS GOOGLISANTS

David Faust

Professeur de littérature au collège Montmorency

JEAN LAROSE

GOOGLE GOULAG.

**NOUVEAUX ESSAIS DE
LITTÉRATURE APPLIQUÉE**

Montréal, Boréal, 2015, 181 pages

Qu'il laisse en lui résonner les sonorités du titre : *Google goulag. Nouveaux essais de littérature appliquée*, le lecteur familier de l'œuvre de Jean Larose aura raison de craindre que l'essayiste, dont il s'apprête à retrouver la voix, ne soit pas de belle humeur.

Il faut imaginer Alceste au temps de Google.

1997-2015 : PENSER LE BOGUE
DANS LA CULTURE

Ces «nouveaux essais de littérature appliquée» s'ouvrent sur un texte intitulé «Mon nouvel ordinateur», initialement paru en 1998 et comportant un supplément daté de 2015. Jean Larose y évoque, dans un style facétieux, l'histoire de sa relation avec la technologie en lien avec sa pratique de l'écriture. C'est le choc des Titans. L'auteur, révélant paradoxes et aberrations en feignant l'enthousiasme technophile, conclut sur une note où le rire cesse tout à coup : «Dans la dérédiction symbolique du temps présent, l'écrivain se berce volontiers d'illusions, qu'une nouvelle technologie pourra rajeunir son désir exténué. On en arrive à croire qu'on écrira mieux avec la nouvelle nouvelle [sic] version du logiciel, ou si on empile en haut de son écran les barres d'outils, si on encadre ses paragraphes en couleur, si on active le suivi des modifications... Que de génies dévorés par les puces!» (p. 14)

Suit un ensemble d'essais parus en revue entre 1997 et 2015, dont la plupart reprennent, pour les approfondir, les thèmes de prédilection de l'auteur, ses objets d'inquiétude. L'héritage de la grande tradition humaniste, le «sens existentiel des œuvres», le pouvoir de la prose française, ces valeurs qui ont guidé, accompagné la marche historique de la civilisation occidentale pendant plus de deux mille ans, sont-elles devenues irrémédiablement incompatibles avec «le monde dans lequel nous voilà désormais tenus de vivre¹»?

Dans «Enseigner les classiques aujourd'hui, ou la jeunesse du sens», Larose déconstruit habilement la doxa qui gangrène les «sciences de l'éducation», au «service» de laquelle des hordes d'experts

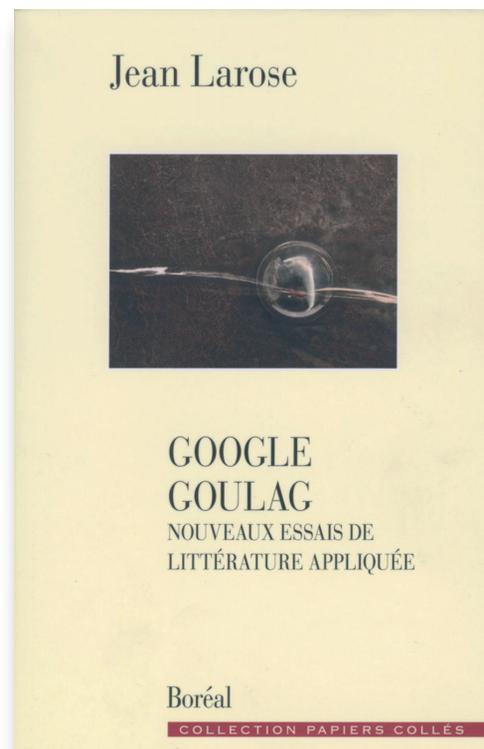
pédagogues semblent engagées dans une entreprise de disqualification systématique de toute œuvre qui refuse d'obéir à l'impératif catégorique de la nouveauté à n'importe quel prix — au prix du sens, le plus souvent, de la possibilité même de signifier, de symboliser quoi que ce soit de l'expérience «autrefois» valorisée du fait d'être humain.

D'exister?

Dans ce tableau inquiétant, l'ancien professeur de littérature à l'Université de Montréal offre une piste d'espoir : «Je serais d'avis de partir du fait que les étudiants croient que la littérature a un sens existentiel. Qu'ils désirent qu'elle en ait un» (p. 45-46). Comment expliquer alors leur refus opiniâtre de lire? «Autant le dire tout de suite, l'obstacle majeur, pour enseigner la littérature classique, et la littérature tout court, est aujourd'hui le malaise ou l'impuissance des enseignants à parler du sens existentiel des œuvres» (p. 46). Cette «impuissance» résulterait notamment, soutient Larose, de la résistance culturelle au Québec, depuis qu'on a chassé le bon Dieu des écoles, des hôpitaux, de l'État — des mentalités —, à exercer, à vouloir exercer une autorité. Quelque forme qu'elle prenne, les Québécois seraient enclins à la tenir systématiquement pour un abus de pouvoir.

Pour un internaute ignorant les leçons de l'Histoire, ignorant ses classiques, mais constamment sollicité, s'il couche avec son téléphone intelligent, par les propositions surréalistes d'un «Marché» qui ne dort jamais, l'incident est banal; il passe inaperçu. Le surréel banalisé lui tient lieu de réalité.

Que le professeur de littérature se dérobe lui aussi à l'exercice de l'autorité, la jeunesse, contrariée dans sa quête de sens, sera condamnée à en chercher ailleurs, dans les amusements proposés par la culture du fun et les rituels initiatiques qu'elle met à sa disposition, dans l'espoir de combler sa «nature métaphysicienne» qui serait, estime l'auteur, le propre de la jeunesse : «Il se trouve que c'est ce que demande la jeunesse. Elle demande la jeunesse du sens — non le sens de la jeunesse (ce que les vieux ne cessent de lui prêcher), mais la jeunesse du sens — c'est-à-dire qu'elle demande le renaissant, le classique, l'exemplaire, le génie formateur prenant naissance. Le dieu du commencement saisi dans ses œuvres»



(p. 55-56). Si le lecteur de Jean Larose doit lui aussi enseigner la littérature pour gagner son pain, cette prophétie, il ne demandera rien de mieux que d'y ajouter foi.

«GOOGLE GOULAG»: UN CRI
DU CŒUR EN ITALIQUE OU LA
LEÇON DU MISANTHROPE

Le recueil se clôt sur un texte éponyme, «Google goulag», où le ton se fait virulent, mordant et pathétique. Entièrement rédigé en italique, il raconte la genèse, l'histoire du titre et constitue sans doute la contribution la plus inédite de l'œuvre — le «centre qui l'attire», pour parler comme Blanchot, et qui éclaire l'ensemble. Il faut imaginer Alceste, le misanthrope de Molière, en train de se familiariser avec le Web : «J'interrogeais dernièrement Google au sujet de Varlam Chalamov, l'auteur des Récits de la Kolyma, déporté au goulag en 1937. [...] Comme j'allais revenir en arrière, je remarque une annonce, en bleu, dans la marge : «Photos de Sibérie. Contemplez. Rêvez. Partez!»» (p. 169)

Quoi! s'indigne Alceste-Larose... Ai-je bien vu ce que je viens de voir? Google profite-t-il vraiment de ma recherche sur un auteur qui a vécu l'expérience du goulag stalinien, les camps de travail en Sibérie, façon polie de ne pas parler de camps de la mort, pour me vendre un voyage organisé? Peut-on être inconscient de la réalité historique au point de cliquer sérieusement sur le lien dans l'intention de magasiner son forfait? Comment l'humanité a-t-elle pu se rendre à un point où il lui est possible de voir, sans sourciller, associée au goulag, un tel slogan publicitaire : «Contemplez. Rêvez. Partez!» Un, deux, trois, go : du *trekking* chez Staline?

Pour un internaute ignorant les leçons de l'Histoire, ignorant ses classiques, mais

VOIR GOOGLE

suite à la page 14

1 Extrait de la quatrième de couverture.

HÉRITAGE

ET PROCÈS

GOOGLE

suite de la page 13

constamment sollicité, s'il couche avec son téléphone intelligent, par les propositions surréalistes d'un «Marché» qui ne dort jamais, l'incident est banal; il passe inaperçu. Le surréel banalisé lui tient lieu de réalité. L'essayiste lui-même en vient à se demander si le moteur de recherche ne s'amuserait pas tout simplement à composer des cadavres exquis... Du tourisme au goulag, est-ce la façon exquise dont Google, métonymie de l'époque actuelle, fait sa gestion de cadavres, honore ses disparus? On a beau filer la boutade, ça ne suffit pas. L'essayiste s'avoue «stupéfait, bouleversé, écœuré» (p. 169): «Non. Je n'ai pas été élevé comme ça. Neutraliser le mot goulag n'est pas neutre, c'est prendre parti pour Staline» (p. 170).

Reprenant à son compte le concept de présentisme de François Hartog, l'auteur fait ressortir le ridicule de ce «régime d'historicité de notre époque» (p. 167) en racontant, à la troisième personne, une «scène vécue» en classe.

Imaginons la scène: le professeur, en classe, présente le présentisme en annonçant que le concept concerne précisément l'époque actuelle, qu'il s'efforce d'éclaircir, de comprendre, d'expliquer. La classe, se méprenant, entend d'emblée que le professeur parle de l'époque actuelle, de son époque, en termes admiratifs. L'attribution du suffixe – isme au substantif présent apparaît spontanément aux élèves comme une marque de valorisation de l'époque à laquelle ils vivent, nécessairement supérieure au passé en termes de progrès, de connaissance, d'évolution. Ils entendent le concept comme une prise de position rassurante du maître à l'égard de leur époque, rassurante en ceci qu'elle semble corroborer leurs croyances et leurs préjugés présentistes selon lesquels le passé, plus pauvre que le présent, ne serait plus qu'un poids inutile à l'humanité 2.0 – enfin libérée de ses chaînes historiques!

Le professeur, interloqué, s'avoue «un peu surpris que ses étudiants soient présentistes au point de ne pas comprendre que le présentisme est un aveuglement idéologique, un chauvinisme du présent. Que le terme désigne justement l'étroitesse d'esprit qui consiste à croire que le présent est forcément un progrès par rapport au passé» (p. 167).

Larose passe à la moulinette les discours béats à propos du *multitasking*, auquel serait imputable l'apparition, dans l'évolution de l'espèce, d'une jeunesse mutante dont les représentants seraient mieux adaptés que leurs prédécesseurs au monde nouveau. Fréquentant les nouvelles technologies depuis qu'ils sont au monde, leurs cerveaux recâblés penseraient mieux, plus rapidement, plus efficacement – des cerveaux efficaces! –, que ceux de leurs parents et, à plus forte raison, ceux de leurs grands-parents, ainsi de suite, jusqu'à Adam et Ève!

Si la contribution critique du misanthrope était précisément ici de lever pour nous le voile anesthésiant de l'habitude, d'éclairer la réalité actuelle en lui appliquant la littérature, aurions-nous, comme lui, «raison de tomber malade de l'appauvrissement symbolique du monde» (p. 174)?

Attaché à l'héritage des œuvres classiques dont la vocation, après tout, est de nous renseigner sur la réalité, Jean Larose a beau concéder que «[s]ans doute, après Staline, c'est reposant, l'insignifiance» (p. 175).

Au goulag de Google, il n'«en décline» pas moins «de rage et de chagrin» (p. 174).

JACQUES GRAND'MAISON
CES VALEURS DONT ON
PARLE SI PEU

Les éditions Carte Blanche, 2015,
136 pages

Atteint d'une maladie qui va l'emporter, Jacques Grand'Maison, sociologue, prêtre, théologien et moraliste, fait le bilan sur l'état des mœurs du pays qu'il a tant aimé. Ses lecteurs fidèles y reconnaîtront les ancrages d'une pensée qui débouche sur l'action. Sa critique de l'individualisme moderne n'est pas aussi tranchée que dans quelques essais jalonnant la quarantaine de titres qu'il laisse derrière lui. Sans nostalgie, il veut cependant toujours convaincre que notre morale hédoniste sacrifie l'avenir.

Son inquiétude lui vient d'une certaine absence du souci de l'autre qu'il décèle au sein de sa génération. Les solidarités familiales restent fortes, mais qu'en est-il des solidarités plus larges? L'auteur prévoit les injustices à venir: les enfants des boomers ne risquent-ils pas d'être partagés en deux classes: les héritiers et les non héritiers? Il souligne «le fait répandu d'être généreux pour nos propres enfants, mais trop peu pour les enfants des autres». Le Québec des chances égales pour tous ne va-t-il pas s'affadir, privé des ressources déclinantes de l'État?

À la valorisation de la démesure, l'auteur oppose le souci de la limite. Après avoir liquidé l'autoritarisme d'antan, avons-nous remodelé une forme d'autorité, indispensable au maintien de la paix sociale? En remplaçant l'éducation humaniste par une formation utilitariste, l'école ne compromet-elle pas l'émergence du citoyen responsable?

En matière de justice et de partage, nos sociétés souhaitent plus de ponctions sur les revenus des riches pour soulager les charges fiscales des classes moyennes. On se donne par ailleurs bonne conscience avec nos programmes d'aide aux démunis. Mais personne ne semble se soucier des petites gens qui vivent au salaire minimum. Grand'Maison est particulièrement sensible au sort de ces laissés-pour-compte, ce qui inclut les immigrés qu'on a du mal à intégrer.

Le moraliste convie croyants et incroyants à un sursaut de spiritualité. En invitant les aînés à faire le récit de leur vie, il souligne l'importance du testament spirituel. Laisser des traces lui paraît impératif. Le silence porte un terrible message: le partage intergénérationnel ne serait rien d'autre que la transmission d'avoirs patrimoniaux pour ceux qui laissent un capital à leurs proches. Le culte des morts étant une valeur de civilisation, l'auteur s'étonne enfin que les vivants s'empressent d'oublier les disparus après des funérailles à la va-vite.

Une réflexion sur l'évolution de la famille met en lumière l'espace de liberté individuelle dégagé par la modernité. L'auteur ne s'interroge pas moins: si la famille moderne avait uniquement généré le mieux-être des personnes, comment se fait-il que les boomers entretiennent si longtemps un certain ressentiment à l'égard de leurs parents? Leur aurait-on seulement fait cadeau de la liberté sans souci de leur transmettre le sens des responsabilités? En filigrane, Grand'Maison débusque les failles de la famille repliée sur elle-même: elle appauvrit le lien social.

L'invitation au souci de l'autre, à l'engagement, à plus de profondeur dans nos vies ne s'accompagne pas ici de cette dénonciation qui caractérisait certains cris du cœur, quelquefois proférés par l'écrivain en colère. Le philosophe éprouve ici de l'empathie pour ses frères humains, emportés par le tourbillon de la consommation. Il n'en rappelle pas moins que l'ère du vide et de l'éphémère est une voie qui, à terme, compromet l'existence même de la vie sur la planète.

Ça et là, le prêtre sociologue insinue ses espérances proprement religieuses, reconnaissant néanmoins que l'important n'est pas d'abord de croire en une autre vie, mais de souscrire, ici et maintenant, aux tâches éminemment humaines de solidarité et d'amour. Après d'autres, il rappelle l'originalité du christianisme, la seule grande religion à prétendre que Dieu s'est fait homme: «ce qui démarque les êtres aux yeux de Jésus-Christ», c'est «leur humanité ou leur inhumanité». L'auteur invoque les témoignages d'athées comme André Comte-Sponville (*Petit traité des grandes vertus*), qui souscrivent aux valeurs transmises par la tradition chrétienne, sans pour autant croire à la vie après la mort. Dans la pensée de celui qui, toute sa vie, a interpellé sa génération, croyants, agnostiques ou athées sont conviés à bâtir une même maison pour les générations à venir.

Serge Gagnon

Historien, retraité de l'UQTR

Jacques Grand'Maison

CES VALEURS DONT
ON PARLE SI PEU

Essai sur l'état
des mœurs au Québec

CARTE BLANCHE